



Fiorile

de Paolo et Vittorio Taviani

fiche technique

Italie - 1993 - 2h

Réalisateur :

Paolo et Vittorio Taviani

Scénario :

Sandro Petraglia

Paolo et Vittorio Taviani

Musique :

Nicola Piovani

Interprètes :

Claudio Bigagli

Galatea Ranzi

Michael Vartan

Lino Capolicchio

Constanze Engelbrecht

Athina Cenci

Giovanni Guidelli

Norma Martelli

Pier Paolo Capponi

Chiara Caselli

Renato Carpentieri



Résumé

Une voiture court sur une route. Un petit garçon et une petite fille arrivent de Paris en Toscane, avec leurs parents, pour faire la connaissance du grand-père, qui vit seul dans une maison sur une colline. La famille s'appelle Benedetti (Bénis), mais les enfants découvrent qu'on les appelle ici Maledeffi (Maudits). Le père leur raconte alors l'histoire de leur famille, jalonnée d'amours, de crimes, de vengeances, et commencée deux siècles plus tôt, sous l'Empire avec la légende de l'or. C'est ainsi que défilent sous les yeux des enfants les images de leurs ancêtres : Floréal et Jean, Elisa et Elio, Massimo et

Clara. Même la rencontre entre l'aïeul et les deux petits-fils devient ainsi inquiétante. La nuit, la vieille maison s'éveille, s'animant de terreurs anciennes et d'espoirs renouvelés, de tendresses infinies et d'un effroi mortel. Les deux âmes de la famille des Bénis-Maudits affleurent chez les enfants : chez lui, l'obscur attrait pour l'or, chez elle, la douceur de Floréal.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



Critique

Fidèle à leur rythme, un film tous les trois ans environ, rythme dont ils précisent qu'il leur a été dicté à leurs débuts moins par le manque d'inspiration que par le manque d'argent, et qu'ils le conservent désormais par une sorte de superstition, Paulo et Vittorio Taviani travaillaient sur un autre scénario avant d'entreprendre **Fiorile**. "Il était lié à l'actualité, mais dans notre pays l'actualité a commencé à s'emballer, à dépasser la fiction. Nous ne voulions pas apparaître comme des chroniqueurs opportunistes qui, de toute façon, seraient dépassés par leur sujet."

C'est ainsi qu'est né **Fiorile** (présenté en compétition le 16 mai), d'une légende que leur racontait leur mère. Et qu'ils ont transposée, lui laissant la saveur et la cruauté d'un conte. Dans une voiture qui musarde à travers les douceurs toscanes d'aujourd'hui, un homme à son tour le transmet à ses enfants. Il s'agit d'une malédiction vieille de deux cents ans. Un trop beau lieutenant de l'armée française en campagne. Une jeune paysanne séduite. Une cassette d'or volée. Pour une courte étreinte, et par l'appât du gain le destin de toute une famille va être définitivement marqué. Cette famille, c'est la leur...

Et l'on voit soudain, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, sortir l'armée napoléonienne du bois... Mais cette histoire de malédiction de l'or dans l'Italie des "mains propres" ne peut évidemment pas sembler totalement... innocente. Les frères Taviani disent qu'ils ont été fortement aidés dans la conduite d'un récit vagabond qui joue sans peine à "saute-époques" (allant de Napoléon à 1900, puis s'arrêtant à la période de la Résistance, dans une séquence qui rappelle leur chef-d'œuvre, **La nuit de San Lorenzo**), par la confiance et le naturel avec lesquels leurs deux jeunes interprètes sont entrés dans le jeu. "Nous avons auditionné beaucoup d'enfants, des filles, des garçons, séparément. Nous étions

un peu découragés. Lorsque ces deux-là, qui ne se connaissaient pas, sont arrivés en dernier. Et ensemble. Et c'étaient eux. On leur a donné à lire le scénario, ils sont entrés dans cette histoire comme si elle leur appartenait, nous n'avons presque pas eu à les diriger. Dans cette voiture qui ressemble à un requin et qui n'a pas d'âme, ils apprennent la vie.

La "voiture qui ressemble à un requin" a manifestement fortement frappé les frères Taviani ; elle est le véhicule qui les entraîne vers l'expérience de la modernité, c'est une Espace Renault : "Elle nous est apparue comme une invention de Jules Verne, une sorte de **Nautilus de Vingt mille lieues sous les mers**, c'est elle qui allait nous permettre de traverser nos campagnes, et surtout de traverser le temps." La voiture a même modifié notre façon de tourner, a rendu notre caméra plus mobile, nous a fait utiliser pour la première fois une steadycam." Hommage inattendu du cinéma à l'automobile...

Le Monde (mai 1993)

Un pain doré sur une table de bois. Un champignon vénéneux, embroché sur une branche, rôtissant au cours d'un pique-nique dans la forêt. Et la rivière, qui revient en leitmotiv et dans laquelle Elisa voit le visage d'Elisabetta. A une plongée sur la mère d'Elisabetta, à genoux au milieu d'un beau tissu bleu lacéré à coups de serpe par son fils, répond une autre plongée sur Elisa, vêtue d'une longue robe noire, qui tente de vaincre sa peur de l'océan en faisant semblant de nager sur un immense tapis bleu.

Les images, superbes, sont autant de signes qui nous permettent d'entrer dans un univers de contes. Et, comme dans les contes, de dépasser l'anecdote pour atteindre l'universel. Car, enfin, cette histoire de malédiction d'une famille, déchirée entre le matériel et le

spirituel, est celle de l'humanité.

Pour atteindre cette dimension universelle, Paolo et Vittorio Taviani utilisent un étrange mélange de proximité et de distance. Proximité : ces nombreux gros plans dont la beauté n'est jamais froide mais chargée d'émotion. Distance : l'utilisation de la profondeur de champ. Non pas pour nous éloigner des gens, des choses et du paysage, mais, au contraire, pour mieux nous y intégrer en élargissant notre vision.

Comment d'ailleurs ne pas plonger dans un univers où le passé devient si proche, grâce à la musique de Nicola Piovani, qui nous emporte, par son lyrisme toujours, et parfois par ses anachronismes mêmes. Pour la réception donnée, comme au temps des Médicis, par Alessandro au XIXe siècle, Nicola Piovani a composé... du rock.

Car c'est ainsi que Simona et Emilio imaginent le bal décrit par leur père. Mais, du coup, à nous aussi, le XVe siècle reconstitué au XIXe et revu façon XXe devient étrangement familier.

Cinéma de conteurs où tout va par deux... à commencer par les auteurs. Est-ce leur vieille formation à la dialectique marxiste qui a donné aux frères Taviani ce goût du chiffre 2 ? **Fiorile** est fondé sur la dualité. L'opposition entre les riches et les pauvres, les méchants et les bons, l'ombre et la lumière.

A la fin du film, la petite Simona grimpe sur les épaules d'Emilio, et les deux enfants se drapent dans la cape de Jean. Un instant, le vieux Massimo croit revenu le fantôme de son enfance. Il s'approche. Les deux visages superposés lui apparaissent : Simona pleure, Emilio rit. L'un se moque de l'émotion de son grand-père, l'autre compatit.

Fiorile (c'est-à-dire floréal, le mois du printemps dans le calendrier révolutionnaire), tel était le surnom donné par Jean à Elisabetta. Des Fiorile, des Corrado (le frère voleur), il continue d'y en avoir à chaque génération dans la famille Benedetti. En cette seconde moitié du XXe siècle, ils s'appellent

Simona et Emilio. Le combat de l'ombre et de la lumière continuera sans doute jusqu'à la fin du monde. Mais les merveilleuses petites fleurs écloses sur un pré noir comme l'enfer l'annoncent (1) : si la lumière jaillit des ténèbres, n'est-ce pas qu'elle commence déjà à les vaincre ?

(1) C'est un détail de **L'allégorie du printemps**, de Botticelli, sur lequel se déroule le générique.

Claude-Marie Trémois
Télérama n°2262

Filmographie

L'Italia non è un paese povero	1960
Un uomo da bruciare (Un homme à brûler)	1962
I fuorilegge del matrimonio (Les hors-la-loi du mariage)	1963
I sovversivi (Les subversifs)	1967
Sotto i segno dello scorpione (Sous le signe du scorpion)	1969
San Michele aveva un gallo (Saint Michel avait un coq)	1972
Allonsanfan	1974
Padre Padrone	1977
Il prato (Le pré)	1979
La notte di san Lorenzo (La nuit de San Lorenzo)	1982
Kaos (Kaos, contes siciliens)	1984
Good Morning Babilonia (Good Morning Babylone)	1987
Il sole anche di notte (Le soleil même la nuit)	1990
Fiorile	1993